

63 a 66

BK  
PLANCHE DOUBLE.



BV

# OCÉANIE

## MALAISIE, MICRONÉSIE, MÉLANÉSIE, POLYNÉSIE

COSTUMES ET PARURES. — ARMES ET USTENSILES. — USAGES.

LA BEAUTÉ PHYSIQUE CHEZ LE MALAIS. LES TATOUAGES DES NATURELS.

Nous réunissons ici en une seule notice les renseignements concernant les 91 exemples que contiennent ces quatre planches. Nous croyons par ce moyen éviter des répétitions toujours fastidieuses. Pour que, dès l'abord, on puisse cependant suivre ce travail avec un certain ordre, nous en donnons le classement général, basé sur la numération des détails.

*Malaisie.* — Planche BK. — Nos 1, 2, 5, 7, 9, 15, 16, 18, 19, 23, 24, 27, 30, 38, 39.

Planche ayant pour signe le Singe. Toutes les figures.

Planche BV. — Nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 21, 23, 26, 33, 34.

*Micronésie.* — Planche BK. — Nos 6, 8, 14, 32, 40.

Planche BV. — Nos 16, 17, 18, 19, 30, 32.

*Mélanésie.* — Planche BK. — Nos 3, 17, 20, 28, 31, 33, 36.

Planche BV. — Nos 24, 27, 30, 38, 40.

*Polynésie.* — Planche BK. — Nos 4, 10, 11, 12, 13, 21, 22, 25, 26, 29, 34, 35, 37.

Planche BV. — Nos 20, 22, 25, 28, 29, 31, 37.

Pour l'étude de ces documents, il est utile de les rapprocher de ce qui se trouve contenu dans la planche, *Archipel asiatique*, ayant pour signe le Cor de chasse, et offrant une réunion d'armes anciennes, et aussi de ce qui est dit, notice de la planche *Océanie*, ayant pour signe le Polichinelle, au sujet de *La parure à l'état de nature*.

L'Océanie se compose d'un monde maritime qui, à lui seul, est plus étendu que le reste du globe. On le dit une poussière d'îles, et, en effet, un archipel comme celui des Carolines, par exemple, en compte pour sa part plus de cinq cents. Cette poussière est fort inégale, puisque en laissant de côté la Nouvelle-Hollande ou Australie, tenue pour un continent, ces terres insulaires varient, de l'importance de Bornéo, la plus grande île connue, peuplée par 4,000,000 d'hommes environ, à la réduction d'ilots occupés par une seule famille, comme celui de la baie de Wy-Moma, dans le groupe des Haouai, où le capitaine Corney ne rencontrait en 1818 qu'un homme, sa femme, leurs trois enfants et deux domestiques.

L'homme ne paraît point du même âge sur les points si distants les uns des autres de l'Océanie. La Malaisie, du moins dans ses grandes îles : Java, Sumatra, Bornéo, etc., est une terre de formation primitive. A peu d'exceptions près, les innombrables îles de la Polynésie sont le produit d'éruptions volcaniques ; les basses îles du tropique, dans le Grand Océan, ont, la plupart du temps, leur récif fondamental formé par les polypiers, les lithophytes, etc.

Rienzi a trouvé dans l'Océanie quatre races d'hommes bien distinctes : la *malaise*, la *polynésienne* ou *daya*, l'*endamène* et la *papoua*, lesquelles ont donné naissance, par leurs croisements, à un certain nombre de variétés.

Les Océaniens représentés ici, comportent les peuplades rattachées par les naturalistes : 1° au type jaune asiatique, Océaniens propres et Malais, auxquels s'ajoute la famille *carolinoise* ou *tagale*, nommée *miconésienne* par Dumont d'Urville ; 2° au rameau océanien de la race brune ou bistrée, *Alfourous*, *Harfours* ou *Arfackis*, comme ils s'appellent dans la Papouasie ou Nouvelle-Guinée ; les *Mélanésiens* du même explorateur ; 3° à la race *malayo-polynésienne* de Pritchard, issue, selon Lesson, du mélange des races jaune et brune, c'est-à-dire de l'indo-chinoise et de l'indoue, dont le Nouka-Hivien est tenu pour le type le plus pur, et dont la famille comporte le Taïtien, le Hawaïen, le Nouveau-Zélandais, et les Tongaïens placés sur la limite habitée par les peuplades noires de la mer du Sud, qui sont les plus occidentaux des Océaniens, et dont nous nous occuperons à part.

Selon les données les plus récentes, les îles de l'archipel asiatique, les plus favorisées du monde, sont habitées par des races qui, dans leur diversité, ne seraient aborigènes ni les unes ni les autres ; elles y seraient arrivées, selon M. de Quatrefages, par voie de *migration volontaire* ou de *dissémination involontaire*.

Le plus ancien serait le *Papua* ou *Papoue*, brun foncé, ou noir à cheveux laineux.

Les seconds, jaunes et basanés, plus nombreux, dominant les premiers, et dans lesquels on devrait comprendre les Dayas et les Malais, descendraient principalement des Birmans, ou proviendraient des royaumes de Siam et de Cambodge. Ils seraient un mélange de la race jaune et de la noire, auquel serait venu se joindre le contingent des masses d'Indous, réfugiés, à plusieurs reprises, dans l'archipel à la suite des luttes religieuses.

L'autochthone Océanien ne serait, par le fait, qu'un mythe, et la probabilité du peuplement de la Polynésie par des navigateurs partis de l'archipel indien est admise par Malte-Brun, Homme, Lesson, Rienzi, Beechey, Wilkes, etc. Les chants sacrés de la Polynésie, qui constituent d'excellents documents historiques, donnent même sur ce sujet des dates certaines : arrivée des *Tongans* aux Marquises, 419 de notre ère ; celle des *Taïtiens* aux Sandwich, 701 ; à Rarotonga, 1207. Les Gambiers auraient été ainsi peuplés en 1270, et la Nouvelle-Zélande, occupée par les *Maoris* vers 1400 à 1420. La plupart de ces îles étaient désertes, et les rares îles habitées, l'étaient par des *Papous*.

Races métisses ou aborigènes, tous ces hommes sont anciens ; et c'est ce qu'il importe de signaler dans l'intérêt de notre sujet ; les choses de la parure et du costume prenant d'autant plus de signification lorsqu'elles paraissent se rattacher à des mœurs de haute tradition de nature à faire pressentir qu'elles appartiennent à des groupes ayant plus ou moins vécu en corps de nation.

Les présomptions qui ont fait conclure par de Gobineau « que la faiblesse de la plupart des peuples de l'Océanie n'est point de la jeunesse, mais de la décrépitude, » sont nombreuses. La civilisation éphémère des Malais, dont témoignent les monuments de Java, Sumatra et Bali, n'est point douteuse. Rienzi, en signalant que les Dayas de Bornéo « ont un commencement, ou plutôt un reste de civilisation, » en indique une autre qui serait antérieure à celle même des Malais qui les ont vaincus. Or, cette famille des Dayas est regardée comme la souche des Polynésiens, des Bouguis et des Touradjahs. Enfin, ceux des insulaires de la Polynésie qui se donnent entre eux le nom de *Kanasks*, ont tous gardé le souvenir d'un peuple considérable, dont ils seraient des colonies formées à des époques extrêmement éloignées. Semés dans des archipels circonscrits, conservant depuis des siècles une analogie qui se retrouve dans leurs rapports physiques à peine altérés, dans leurs croyances et leurs langues, les *Kanasks* se seraient séparés de la famille malaise avant la connaissance des métaux. On leur suppose aussi un berceau continental différent. Le fait de l'anthropophagie, constatée sur tant de points de l'Océanie, ne contredit point ces données. Elle peut, selon Rienzi, « être une preuve du respect pour les lois et pour les institutions des ancêtres. » Tel serait le cas chez les *Battas* de Sumatra (2,000,000 d'individus environ) dont le code, de haute antiquité, édicte que l'adultère, le voleur en certaines circonstances, le prisonnier de guerre, seront mangés vivants.

La rudesse des mœurs s'explique souvent par les milieux. L'occupant de certaines îles de corail exigües, aux ressources étroitement mesurées, ne s'y maintenait que moyennant des sacrifices sur la génération, c'est-à-dire sur les enfants dont, suivant la localité, il n'était permis de conserver que deux ou trois par famille ; le surplus devait être détruit.

Bien des choses ont changé dans ce monde insulaire, où on aurait grand'peine aujourd'hui à retrouver les « *sauvages* » de Cook. Tout s'y mêle actuellement, depuis l'*orang-malayo*, l'homme malais, le métis le plus largement répandu ; le Chinois, si nombreux et prenant tant de place que, si les lois de la Chine ne s'opposaient à l'expatriation des femmes, on verrait bientôt naître en Malaisie un second Céleste-Empire ; l'Arabe y coudoyant un Indou qui conserve sa forme, ainsi qu'on le voit du Parsi de Bornéo, semblable à celui de Bombay ; l'Européen, dont les métis sont maintenant sur certains points en plus grand nombre que les naturels ; et toutes ces races, signalées comme aborigènes, allant du blanc au jaune, du bistré au noir de tous les tons, depuis le noir fuligineux jusqu'au noir luisant et intense.

Par une fatalité, dont les effets ont été singulièrement rapides, il se trouve qu'il en est presque aujourd'hui d'un grand nombre des insulaires des mers australes, comme de l'Égyptien des hypogées. Ils sont encore debout, demain ils ne vivront plus que par leur portraiture.

En face de la terrible dépopulation de l'Océanie, les gaietés de l'histoire du costume, dont on a pu amuser nos pères, en leur montrant, par exemple, un roi des Sandwich de 1819, Riorio, vêtu en cérémonie du grand costume de capitaine de vaisseau anglais, donné jadis par Cook, ou encore paré d'une veste bleue de hussard, galonnée en or, avec de grosses épauettes de colonel, ces gaietés paraîtraient aujourd'hui singulièrement lugubres en regard de l'éloquence navrante des chiffres, selon l'expression de M. de Quatrefages.

A Taïti, la *Nouvelle Cythère*, comme on s'était plu à l'appeler, Cook et Forster avaient trouvé 240,000 âmes. Le recensement officiel, en 1857, en constatait 7,212. A Sandwich, à la Nouvelle-Zélande, aux Marquises, aux îles Tonga, à Vavau, à Tongatabou, jusqu'aux Fidji, et jusqu'aux îlots les plus isolés, les plus extrêmes, les faits sont analogues.

C'est de la phthisie, qui ne figurait point sur les listes des maladies dressées par les anciens voyageurs, que maintenant, huit fois sur dix, meurt le Polynésien pour lequel cette affection est endémique et épidémique. Avant un demi-siècle, un siècle au plus, le Polynésien pur aura disparu.

Les préjugés sur la beauté physique varient si singulièrement sur la terre, que l'homme n'hésite pas à y remanier la créature pour faire répondre sa conformation à un idéal préconçu. Les fronts fuyants et bas ont été admirés comme une beauté par plusieurs nations hunniques ainsi que par les Aymaras péruviens ; les parents ne négligeaient rien pour assurer une difformité si appréciée à l'enfant, dont le crâne, dès le bas âge, était aplati par un appareil compressif formé de bandelettes étroitement serrées. Les Chinooks de la Colombie maintiennent encore cet usage avec grand soin.

A Sumatra, comme chez les Malékasses, des dents naturellement belles et blanches ainsi que celles des Africains, grâce à l'habitude de vivre généralement de végétaux, sont limées jusqu'à la racine avec une pierre à aiguiser ; chez les Lampoungs, on les vernit avec de la gomme, ou encore on les cache en les enchâssant dans une plaque d'or. Les lobes des oreilles des Carolins sont si largement percés, que ces oreilles pendent presque jusque sur leurs épaules.

L'aplatissement du nez est en vigueur dans toute la Malaisie. La mère, ou les femmes qui l'assistent, ne manquent point de comprimer le nez de l'enfant nouveau-né jusqu'à ce que le cartilage en soit brisé. Cet écrasement qui procure un nez gros, court, souvent épaté, contribue à rendre la mâchoire saillante, et à faire ressortir la dimension de la bouche, très grande, même celle des femmes. La dilatation de l'air étant beaucoup plus large sous la zone torride que sous la zone tempérée, l'organe de la respiration a besoin d'y être plus développé.

Les conséquences de l'esthétique malaisienne ne s'arrêtent point là ; avec ce nez aplati et cette bouche en avant, il ne faut point montrer des dents blanches : ce serait le comble de la laideur. Vers l'âge de seize ans, on noircit les dents en les vernissant ; l'usage, commun aux hommes et aux femmes, de mâcher le *siri*, le *pinang* en

malais, mélange de bétel, de chaux vive, de noix d'arek et de tabac, additionnés de *gambir*, entretient la couleur noire. En outre, la couleur jaune passe pour une beauté : c'est celle des personnes de distinction, de l'*Orang-Kaya*, le noble malais, qui, ainsi que les dames, se procure ce charme au moyen de frictions quotidiennes faites avec le henné et le curcuma. On teint en jaune foncé toutes les parties du corps exposées à la vue : les princes, leur visage, leurs pieds et leurs mains ; les dignitaires attachés à leur personne et les dames, tout le buste, à partir des hanches soigneusement peintes.

Enfin la femme pour continuer à plaire doit se garder de l'embonpoint, se conserver maigre. La Javanaise pour assurer ce résultat en arrive à manger de la terre, une argile que l'on fait torréfier sur une plaque de tôle après l'avoir enroulée en petits cornets, et qui, sous le nom d'*ampo*, se trouve dans tous les marchés publics. L'*ampo* happe la langue, la dessèche, et fait perdre l'appétit ; il conduit insensiblement à une mort prématurée. Une fois l'usage contracté, il est presque impossible de s'en sevrer.

Quoique les Malais présentent à un haut degré des caractères de métissage, et qu'ils soient plutôt une population uniformisée par l'action de l'islamisme qu'une race proprement dite, les naturalistes en ont dégagé le signalement général suivant.

Tête de forme pyramidale très développée sur les régions latérales, face ovalaire, à pommettes légèrement saillantes. Les yeux sont écartés, ouverts en long, bridés aux angles, un peu relevés vers les tempes ; la prunelle est noir de jais, la cornée tire sur le jaunâtre. Cils longs, sourcils épais et noirs. Taille moyenne, membres souples, de belles proportions surtout chez les femmes, plus petites que les hommes dont la taille est de 1<sup>m</sup>,75 à 1<sup>m</sup>,80. Les nuances de la peau varient selon les milieux ; elle est jaune, jaune brun, jaune orange, marron tirant sur le rouge brique. Chevelure touffue, très noire, souvent largement bouclée ; barbe rigide, assez fournie. En général le corps bien musclé est sans embonpoint. Le pied, petit, ne se déforme pas, que l'on fasse ou non usage de chaussures. Les femmes ont le sein hémisphérique, élevé, ferme ; leur peau est lisse et plus claire que celle des hommes ; sa souplesse est entretenue par les onctions journalières de l'huile parfumée dont on l'empreint au sortir du bain. Les filles sont nubiles vers dix à onze ans.

Si le Malais conservait les traits inaltérés de son visage, il montrerait un profil ordinairement élégant, et même d'une certaine noblesse.

On rattache étroitement à la famille malaise : les *Atchemis*, les *Bostacas*, les *Lampoungs* de Sumatra, les *Oransalas* ou *Malais-forbans*, les *Madurais*, les *Ombayens*, et surtout les *Timoriens* ; et l'on considère comme de la même souche la famille *malgache*, *ovah* ou *madécasse*, dont les nombreuses tribus habitent Madagascar.

Le tatouage, ou gravure enduite de la peau, le *tataou*, ainsi que l'appellent les Nouveaux-Zélandais, est surtout signalé comme une parure de la nudité. On y voit volontiers une manifestation des instincts de l'homme, sous le rapport de la coquetterie. L'origine en fut, vraisemblablement, d'un autre caractère.

Le tatouage donne au système cutané un surcroît d'épaisseur et de solidité. Les bains, si fréquents en Océanie, gerceraient une peau que le tatouage, combiné avec l'onction habituelle de l'huile de coco, rend souple, en même temps qu'il met l'épiderme en état de résister aux piqûres des moustiques, aux intempéries des saisons, et aussi aux coups portés par l'ennemi ; en un mot, le tatouage aide sérieusement l'homme à braver tous les accidents auxquels son corps est exposé dans la vie de plein air et avec l'existence sauvage.

Le tatouage a été pratiqué, en général, par toutes les nations sauvages ou à demi civilisées. Les peintures égyptiennes de Thèbes représentent les ancêtres asiatiques de la race blanche tatoués et couverts de peaux d'animaux. César les retrouvait de même dans la Grande-Bretagne, ainsi qu'en témoignent ses *Commentaires*.

Les ingénieux anciens qui inventèrent cette méthode paraissent avoir eu d'abord pour but le renforcement de la peau humaine ; s'ils avaient pu réussir à la rendre impénétrable aux armes, il se pourrait que nous fussions tous tatoués aujourd'hui, et quoiqu'il en coûte, comme on va le voir.

Les mœurs ont fait du tatouage océanien une marque de distinction, un moyen de reconnaissance entre frères un privilège de castes, une coquetterie des guerriers et des femmes.



OCEANIA

OCEANIE

OCEAN

Nordmann lith.

BK

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS



OCEANIE

OCEANIA

OCEAN



IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Lestel lith.



OCEANIE

OCEANIA

OCEAN

BV

IMP FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Schmidt lith.

Dans son sens le plus général, le tatouage est toujours assez significatif pour désigner au moins la tribu à laquelle l'individu appartient, la classe et le rang qu'il y occupe. Nous aurons l'occasion de parler de l'impression de la peau par la brûlure. Le tatouage par l'incision va depuis la piqûre à l'aiguille, jusqu'à la pénétration de la peau par le martèlement d'un ciseau tranchant, ou même d'une série de dents, comme le comporte l'opération du *moko* en Polynésie. Ce mode caractéristique est surtout celui que l'on emploie dans les milieux où les tatouages sont les plus usités.

L'homme qui subit l'opération du *moko* donne une preuve de véritable stoïcisme, car cette opération est toujours des plus douloureuses, dangereuse même. Pour résister aux révoltes de la chair, le patient doit se faire attacher au sol sur lequel il est étendu. L'opérateur, après avoir indiqué les contours généraux, les imprime en se servant du ciseau ou pic simple, ou d'un morceau d'écaille de tortue taillée en dents de scie, ou d'instruments *ad hoc*, des espèces d'herminettes, offrant plusieurs dents aiguës disposées comme un peigne (voir pl. BV, n° 14, le peigne à tatouer en métal; le ciseau, très tranchant, lorsqu'il n'est point métallique est l'os d'une aile d'oiseau, ou un os de poisson affuté; le pic, souvent une dent de requin).

Ces divers perforateurs sont emmanchés pour être tenus d'une main ferme; on applique l'instrument sur la peau, et on frappe dessus avec un bâton ou un petit maillet, jusqu'à la pénétration au vif; l'épiderme se trouve entaillé comme par un graveur taillant du bois. Le sang coule en abondance; on l'essuie du revers de la main ou avec une spatule, et la couleur, le *moko*, est introduite dans la plaie au moyen d'un petit pinceau. C'est un composé de charbon pilé et de manganèse délayé dans de l'eau, suivant les uns; selon d'autres, c'est une teinture végétale. Le *moko* est indélébile.

Lorsque le *moko* est compliqué, il est toujours un signe de richesse, car dans les milieux où l'on en use le plus largement, les tatoueurs en titre coûtent fort cher; il leur faut, d'ailleurs, beaucoup d'adresse. L'opération est particulièrement sensible lorsqu'on attaque le bord des lèvres, le coin de l'œil, la cloison des narines. Il faut quelquefois plusieurs mois pour terminer un *moko*; les suites sont souvent des plus pénibles; les plaies peuvent s'envenimer d'une manière effrayante. Il faut toujours plusieurs semaines pour la guérison.

Pour le Zélandais et le Nouka-Hivien, tatoués du front à la plante des pieds, et dont l'idéal est de parvenir à se procurer un corps d'aspect entièrement noirâtre, ce qui ne s'obtient que par les superpositions de lignes si serrées, qu'on finit par ne plus distinguer les grands contours du dessin primitif, on renouvelle l'opération du *moko* de six en six mois; il faut toujours plusieurs années pour qu'un chef soit parfaitement tatoué. On en a vu pour lesquels l'application du *moko* avait duré trente et quarante ans.

Le jeune homme ne subit guère la première opération du *moko* avant d'avoir vingt ans; encore faut-il qu'il ait pris part à quelque combat. Excepté dans le cas d'une haute naissance, et même d'une dispense formelle, celui qui refuse de se faire tatouer, est tenu pour un pusillanime, un efféminé, indigne de participer aux honneurs militaires. Il lui est impossible de prétendre à aucune influence dans la tribu.

Le *moko* du Polynésien serait, selon d'Urville, l'équivalent des armoiries du monde européen. Touaï lui faisant remarquer sur son front certains dessins, lui disait avec orgueil: « La famille de Koro-Koro est la seule dans la Nouvelle-Zélande qui ait le droit de les porter. » Un Zélandais considérant le cachet d'un officier anglais, et y voyant des armes gravées: « C'est votre *moko*? » lui demanda-t-il. Toupa-Koupa avait coutume de dire, en désignant son front, que son nom y était représenté par des signes particuliers. Le chef signe un contrat du dessin de son *moko*. Les chefs, après quelque nouvelle et heureuse campagne, se font, d'ordinaire, ajouter quelques dessins qui en consacrent le souvenir. Un Rangatira se croit d'autant plus honoré que son visage est plus décoré des dessins du *moko*.

Dans la Nouvelle-Zélande, on rend le plus grand honneur à la tête d'un guerrier tué dans un combat, si cette tête est convenablement tatouée. Le vainqueur la conserve avec respect comme un drapeau pris à l'ennemi. La tête tatouée du chef principal est, en effet, l'étendard de la tribu, le vrai signe du ralliement. Lorsque le guerrier se trouve renversé, que l'ennemi se précipite en criant: « A nous l'homme! » et lui tranche la tête; on se débande presque toujours et le combat cesse. A la paix, le vainqueur revend parfois cette tête à la famille, pour laquelle elle reste un objet de vénération.

Il n'est permis aux femmes de décorer leur visage que dans une mesure déterminée. Elles paraissent, d'ailleurs, tenir à la blancheur de leur peau, et se contentent pour leur figure de légères piqures à l'angle externe des sourcils, aux commissures des lèvres, au menton, aux lobes des oreilles. Mais elles peuvent se faire imprimer des dessins plus compliqués sur les épaules et sur d'autres parties de leur corps, les bras, les mains, les jambes. Le dos de la femme de l'*ariki* Touao, visité par d'Urville, à Kahouwera, était sillonné de dessins profonds qu'une esclave était en train d'achever au milieu du sang ruisselant abondamment. L'époux se montrait tout glorieux de l'honneur nouveau que sa femme recevait par ces décorations.

Chaque tribu est tatouée d'une manière différente; chaque ligne a sa direction fixée, laquelle confère certains privilèges à celui qui la porte.

Ce sont les chefs et les membres de leur famille, les prêtres et les guerriers dont la peau est le plus abondamment gravée. Les gens des classes inférieures sont bien moins largement tatoués, ou même ne le sont pas du tout.

Le moko est interdit aux *koukis*, ou esclaves, en Polynésie. Les mères se chargent de tatouer leurs enfants; ce tatouage du bas âge, qui consiste le plus ordinairement en raies tracées en zig-zag sur les bras et les jambes, a pour but d'indiquer l'extraction de l'individu. Ces marques, qui font connaître à quelle famille il appartient, prouvent qu'au milieu des ornements de fantaisie, les tatouages contiennent des signes hiéroglyphiques qui forment un langage.

Le fait est certain pour les Lougounoriens, de l'archipel des Carolines. « Peseng, dit Lutke, avait sur la cuisse gauche, au-dessus du genou, un certain nombre de poissons et de crochets dessinés qui signifiaient Lougounor et les groupes voisins; chaque signe sur la main disait le nom d'une île, depuis Faounoupel jusqu'à Pelly. C'était comme un chapelet géographique, qui semble avoir pour objet de conserver plus facilement la mémoire des îles qui font partie de l'archipel.

Les Timoriennes emploient l'indigo, non la couleur noire du moko. Les tatouages sont parfois polychromes. Parmi les Mélanésiens, maladroits pour l'incision, il en est qui se tracent sur la figure et la poitrine une décoration de lignes, rouges, noires, blanches, rarement jaunes.

Chez les Orang-Matawis de l'île Engano ou Trompeuse, une des Pegghi, aux environs de Sumatra, où l'on commence à marquer la peau de l'homme dès l'âge de seize ans, on agrandit les premiers contours dès qu'il a fait campagne, et l'on remplit ces contours de diverses couleurs. C'est une distinction militaire, la récompense de celui qui a vaincu un ennemi.

Le principe général du dessin des tatouages des peuples appartenant au foyer des civilisations polynésiennes, est celui de cercles et demi-cercles, opposés ou bordés de dentelures, et qui se rapportent au *cercle sans fin* du monde de la mythologie indienne. Ce principe n'exclut pas les variantes, et l'on tatoue des figures d'animaux comme celle de la chèvre, par exemple, qui peut se trouver sur toutes les parties du corps d'un indigène, y compris le front, les joues et le nez. En regard de l'espèce d'uniforme de la Taïtienne, dont la jambe droite est toujours ornée en damier, et l'intérieur de la main généralement garni d'étoiles, d'anneaux, de croissants (sa langue même est tatouée) on peut voir, selon Jules de Blosseville, sur les jambes du Taïtien la représentation d'un cocotier, et sur sa poitrine tout un monde animé, des combats, des exercices, des récoltes de fruits, des armes, des animaux et jusqu'à la représentation de sacrifices humains.

Les Lougounoriennes, que l'on doit sans doute compter parmi les Océaniennes qui, ne souffrant pas un poil sur leur corps le rasent avec des coquilles, se tatouent, dit-on, avec beaucoup de goût, dans les endroits qui sont couverts par le tol. Henri Mertens, parlant du grand fonds de coquetterie des Carolinoises, confirme cet usage. « Dans toutes les îles basses, la manière était la même; le tatouage consistait en quelques lignes irrégulières le long des cuisses, des jambes et de la poitrine. Les parties les plus élégamment décorées étaient, paraît-il, celles qui se trouvaient sous une espèce de frange qui tombait depuis la ceinture jusqu'aux genoux, faite des fibres de l'*hibiscus*, et que voient seuls les maris.

Les peuples de la Malaisie, auxquels un homme malpropre inspire du mépris, sont les mieux vêtus de l'Océanie;

même dans les îles les plus éloignées et les plus pauvres, les Malais ne vont jamais nus. En principe, l'habillement est tiré des produits indigènes ; mais on importe largement les étoffes bleues et les cotons des deux Amériques ; les draps, les velours, et jusqu'aux bas et au chapeau, empruntés à l'Europe, et que portent les chefs.

Il est nécessaire de faire remarquer que les pièces de l'habillement du caractère national diffèrent foncièrement par leur nature ; un vêtement confectionné pour un usage spécial, comme le sera une veste à manches, une camisole, ou un pantalon, est fort éloigné du *pagne* qui, lui, n'est qu'un morceau d'étoffe plus ou moins long et large, mais toujours de forme rectangulaire, sans aucun cordon ni bouton, et qui n'est une pièce de vêtement que par l'usage que l'on en fait. Quand le pagne dont on s'entoure les reins ne suffit pas, on prend un second pagne que l'on dispose de diverses manières sur le haut du corps, en écharpe, en manteau couvrant les épaules et au besoin la tête, selon le chaud, le froid, ou la pluie ; le plus ordinairement on s'en entoure le corps au-dessus de la gorge, les épaules et les bras restant nus.

Le nom de pagne est tout générique. On appelle *pagnes* certaines voiles d'embarcation grossièrement tissées ; les *pagnes* dont on s'est vêtu, pendant le jour, sont les seules couvertures dont on fasse usage la nuit ; il suffit, en effet, pour cet usage, de développer le vêtement non coupé, qui n'est jamais œuvre de tailleur.

Les pièces principales du costume masculin, en Malaisie, sont : le *saroeng*, *sarung*, *sarong*, et encore *sahrong*, *sahrong*, qui est un pagne de six à huit pieds de long sur trois de large, que l'on enroule à la hauteur des hanches de manière à ce qu'il s'y maintienne, ce dont on s'assure encore en le serrant au corps à l'aide d'une ceinture indépendante. Parfois les deux extrémités du pagne étant rapprochées et cousues ensemble, le saroeng prend la forme d'un jupon. A Timor, on voit également réunir par une couture les extrémités du pagne supérieur. Ce second pagne a là quatre pieds de large environ ; c'est un pluvial posé sur les épaules, à l'occasion ; on le porte aussi en bandoulière, etc.

Le *kolambi* est une sorte d'habit à manches courtes.

Le *sabouk*, une veste de soie ou d'indienne.

Le *jarit*, un pagne en jupon, de nature luxueuse.

Le *sikapán*, une espèce de jaquette de soie ou de velours brodée de dentelles, que le riche prend pour sortir, en le mettant par-dessus une veste ou camisole blanche, boutonnée jusqu'au collet, et tenant lieu de chemise.

La *cabaie* est un veston léger, transparent, souple, servant aux femmes, à Java comme à Célèbes.

Le *chelana* est un pantalon. On porte souvent le pantalon d'indienne à fleurs, et souvent aussi on lui donne le nom de *sahrong*.

Le *sembong* est une ceinture.

Le *koulouk*, un bonnet blanc ou bleu clair, imité des Arabes, d'ancien usage dans le costume masculin des cours.

Le coton des pagnes est souvent mélangé de soie, ce qui, avec les dessins, contribue à donner à ces vêtements un aspect souvent très agréable. Le rouge sombre, le jaune et le bleu, sont les principales couleurs des teintures. A Timor, on tire le rouge de l'écorce du *labak*, le jaune du *curcuma*, le bleu de la feuille d'un arbre appelé *taron* que l'on mélange avec de la chaux.

Les plus remarquables de ces teintures sont celles des saroengs dont la fabrication, à Java, constitue une branche d'industrie spéciale et toute nationale. On dessine sur la cotonnade, au moyen de poncifs à jour et de poudre de charbon, la distribution du décor, et, pour la réserve des parties qui ne doivent pas être atteintes par la couleur que l'on va appliquer à froid, on couvre à chaque ton, et tour à tour, les parties à soustraire à l'impression colorante, avec une couche de cire liquéfiée, qu'on solidifie ensuite par une immersion d'eau froide ; de façon que les compartiments tenus sous cette couche ne sont point atteints par la teinture. Il faut renouveler cette opération à chaque changement de ton, et après avoir fait fondre la cire à l'eau bouillante, puisque chaque fois on change la couche de place. Ce travail, que rend particulièrement pénible la chaleur des réchauds, où la cire doit être entretenue à l'état liquide, dure plusieurs semaines pour la teinture d'une seule pièce, qui, à Java, a deux mètres et demi de long sur un mètre de large. Cette préparation, précieuse et longue, qui rend l'indienne plus chère qu'une soierie, a

pour résultat de produire une cotonnade fraîche, dont les tons riches et vifs, non seulement se trouvent à l'épreuve des lavages les plus fréquents, mais dont le lavage même semble raviver l'éclat. Un beau saroeng, sans coulées de cire, sans les taches qu'on appelle *lunes*, ne vaut pas moins de cent francs à Java. Les Javanais considèrent le *bleu sombre* comme étant une nuance du noir; ils nomment l'indigo, *noir*.

La coiffure la plus usitée est un mouchoir, remplaçant le turban des musulmans, et plié d'une manière particulière, originale.

La simplicité du costume des femmes, en général, est digne de remarque. Elles font usage de pagnes du genre de ceux des hommes, et qui, contournés et arrêtés sous la gorge par quelque nœud, descendent jusqu'aux chevilles. Le haut du corps reste habituellement nu, excepté dans les villes. Leurs cheveux sont relevés sur le derrière de la tête, et maintenus avec une épingle de corne, de buffle ou de cuivre, sans être recouverts, généralement, d'un mouchoir comme ceux des hommes. Les enfants vont, communément, nus jusqu'à l'âge de six ans.

L'étiquette ordonnait jadis que les femmes qui se présentaient à la cour eussent, comme les courtisanes, le torse nu; elles devaient avoir des diamants et des fleurs dans leurs cheveux, et porter le *sembong*, une ceinture faite de soie jaune et rouge aux extrémités.

Les *métis européens* des classes aisées, ceux de Coupang, par exemple, dans les possessions hollandaises, que l'on voit les jours de cérémonie avec un costume à l'européenne réservé pour ces occasions, usent pour l'ordinaire d'un habillement convenant au climat, et dont le principe est indo-malais. Il consiste en un saroeng ou beau pagne, couvrant les reins jusqu'à la moitié des jambes, et en une robe d'indienne.

Leurs femmes se tiennent chez elles les pieds nus; ne chaussant leurs bas et leurs souliers à talon que pour recevoir ou rendre des visites, pour aller aux fêtes. La principale occupation de ces indolentes, se déchargeant de tout soin domestique sur leurs nombreux esclaves, est de boire du thé et de mastiquer du bétel, dont l'usage constant amène sur l'une de leurs épaules la présence d'un mouchoir, équivalant à une pièce de costume, car de l'un de ses coins pend une chaînette qui supporte les clefs des coffres. Ce mouchoir est indispensable pour essuyer la salive dont les lèvres sont sans cesse imprégnées; et il est nécessaire qu'il soit de couleur rouge, pour que la salive qui est comme ensanglantée y soit moins apparente.

Les hommes, les femmes et les enfants chiquent à l'envi le bétel. Où que l'on aille (car sans lui toute distraction paraîtrait fade), chacun porte sur soi le sac de bétel, ou se fait du moins accompagner en le faisant porter à quelqu'un de ses gens, qui doit même se pourvoir de la cassette contenant les éléments de cette préparation. L'amour pour le bétel donne lieu à de singulières manifestations. Un seigneur des Moluques voulant témoigner de sa bienveillance par une marque signalée, prend dans sa bouche sa chique de bétel et la met dans la bouche de son subordonné, ravi par un tel excès de faveur. Les amants échangent leur chique. La jeune fille envoie la sienne enveloppée d'une feuille de bananier, et l'esclave messenger rapporte de la même façon à sa maîtresse la chique du bien-aimé. L'usage du bétel n'empêche point d'ailleurs la consommation du tabac, ni celle de l'enivrant kawa, ou encore celle de l'opium. La mastication du bétel reste l'usage le plus caractéristique, et lorsque les jeunes filles viennent saluer l'étranger, c'est avec le *siri* ou *pinang* à la main qu'elles se présentent.

#### *Les Océaniens propres.*

L'île Bornéo, de son vrai nom *Kalémantan*, la grande terre, est signalée par Rienzi comme l'origine et la mère de l'Océanie. Elle contient toujours, parmi les indigènes rejetés par les Malais dans son intérieur, à peu près tous les échantillons du blanc et du jaune, du basané et du rouge, du noir marron au noir tirant sur le bleu.

Les gens de la famille *Daya* ou *Dayak* sont les plus importants, et paraissent être les véritables originaires des *Mélanésiens* et des *Polynésiens*, on dit même des *Malaisiens*.

On rattache particulièrement à cette famille les *Bouguis*, *Bugis*, *Woughis*, et *Boughis* des Célèbes, de Bali et de Ternate; les *Battas* ou *Biadjoux* de Sumatra; les *Orangs-Matawis* des îles Pegglis; les *Haraforas* ou *Orangs-*

*Beneno* de la presqu'île de Malacca ; les *Samangs* des parties inférieures, et les *Araforos*, musulmans de Bourou et de Céram.

Le teint blanc jaunâtre, plus ou moins foncé ; l'angle facial se rapprochant de celui de l'Européen ; la haute stature ; la physionomie régulière ; les cheveux longs et noirs ; la grâce, et même la beauté des femmes ; les costumes, les parures, et une sorte de consécration au *tabou* ou *tapou*, établissent des parentés naturelles et de convention entre les divers groupes. Le salut par l'attouchement du nez, cette sauvegarde pour l'étranger qui le reçoit, ce baiser réciproque, le *tchoumik* des îles Mariannes, qui consiste à se flairer mutuellement le nez, et parfois aussi la main, en échangeant les « ou vas-tu ? d'où viens-tu ? » est pratiqué en plusieurs tribus des Dayas de Bornéo, comme chez les indigènes de Timor ; on l'échange dans l'archipel des Carolines, comme à Péliou et dans l'île Manaïa ; c'est-à-dire à des distances de 1,500 lieues ; c'est celui dont usent les Zélandais. L'habitude de l'agriculture, de la pêche et de la chasse, l'habileté à construire des pirogues et à fabriquer les ustensiles, enfin, jusqu'aux sacrifices humains, tout contribue à compléter les ressemblances.

Le Daya qui, changeant de milieu, adopte facilement le costume des peuples parmi lesquels il vient vivre, n'aurait que faire chez lui d'un habillement plus ou moins compliqué, qui lui serait assurément plus nuisible qu'utile. Les Dayas, qui se donnent comme issus des antilopes, ont besoin de toute leur agilité ; le guerrier doit, chez eux, être toujours prêt ; et sa nudité, qui rappelle la tenue de combat de l'ancien Gaulois, a, comme cette dernière, une explication toute faite dans le besoin de la liberté des mouvements, dont la vivacité n'importe pas moins pour la défense que pour l'attaque.

Les Dayas de Bornéo se divisent en un grand nombre de tribus, dont les caractères et les dialectes diffèrent. Ceux que l'on voit de plus près occupent les côtes de la partie orientale de l'île, qui ne leur ont point été disputées par les Malais ; partout ailleurs, ces derniers les ont repoussés dans l'intérieur. Les principaux des Dayas sont les *Kayangs*, dont la plus importante bourgade, Sigao, est à vingt-cinq journées de route nautique intérieure de Sintang, et à quatorze journées de Ponthianak.

Parmi les nombreuses ramifications de la famille Daya, à Bornéo, les deux principales branches sont, en même temps, celles qui diffèrent le plus entre elles par leur manière de vivre.

Le teint est la première distinction entre les Dayas de la plaine, et les Dayas ripuaires ; les pêcheurs ayant la peau plus blanche que les autres, ce qui pourrait bien dénoncer deux races, ainsi que l'indique de Gobineau. Une aversion réciproque anime les deux groupes ; de chaque côté on méprise l'autre, avec lequel on ne veut pas être confondu.

L'existence que ces voisins, en état presque constant d'hostilité, se font entre eux est terrible. Tout village est fortifié ; et sous la protection de ses *bintings* ou retranchements, les maisons construites sur des pieux assez élevés, entourés eux-mêmes de clôture, y sont reliées entre elles pour compléter la défensive. Pour accéder aux habitations, il faut trois échelles mobiles que l'on a grand soin de rentrer le soir, chacun ne rêvant qu'embuscades et surprises, irruptions soudaines sur les agiles pirogues remontant ou descendant les fleuves. Quand un parti a réussi à surprendre un village, et qu'il le tient cerné, on ne s'amuse ni au vol, ni au pillage ; le plus qu'il se peut, on coupe des têtes d'hommes. Lorsque le Daya rencontre là quelque belle jeune fille, il l'emmène pour l'épouser, après qu'il aura suspendu dans la case conjugale la tête de son beau-père. Ces trophées, séchés au feu, demeurent le principal ornement de l'habitation. La gloire d'un guerrier est en raison du nombre des crânes qu'il a conquis. Une jeune fille n'accueillerait point un Daya qui n'aurait pas à lui montrer au moins la tête d'un ennemi vaincu.

Ces mœurs barbares ne paraissent point aussi générales que bien des récits tendent à le faire croire, puisque les Anglais et les Hollandais, en désignant spécialement « *les chasseurs ou coupeurs de tête de Sacaran* » établissent qu'il y a des différences entre les tribus des Dayas indépendants. Les coupeurs de tête dont il est question demeurent sur les bords du Luppar, l'un des bras du fleuve Sacaran, partie occidentale de Bornéo. M<sup>me</sup> Ida Pfeiffer a eu à s'étonner en rencontrant chez ces peuples, d'une réputation aussi odieuse et très justifiée, un état de luxe et d'industrie remarquables. Ils étaient incomparablement plus parés que tous ceux qu'elle avait vus. On apercevait

\*

partout, dans leurs habitations, des étoffes de coton ou d'écorce tressée, des nattes superbes, de beaux paniers de toutes formes, de toute grandeur, d'un travail exquis. Seulement, avec leurs oreilles percées et ornées d'anneaux de laiton, ce que ces hommes estimaient, par-dessus tout, c'était un collier et un bracelet de dents d'hommes.

Il se mêle dans la passion sanguinaire de ces guerriers une superstition religieuse. Que quelque rajah tombe malade ou entreprenne un voyage; si, pour être guéri ou se ménager un bon retour, il s'engage à sacrifier une tête humaine, il trouvera toujours le dévouement d'un Daya qui se mettra en campagne pour la lui procurer. Ce chasseur, caché dans les hautes herbes, attendra pendant des journées entières qu'une victime soit à proximité de sa sarbacane. Dès qu'il la sent à sa portée, et qu'il s'agisse d'un homme, d'une femme ou d'un enfant, la flèche vole, et alors que le poison commence à agir, le traître meurtrier s'élançe et d'un seul coup tranche la tête, qui sera rapportée dans un panier spécial, *l'ottat* (voir n° 19, pl. BK).

La vie humaine est de peu de poids dans des milieux où, hier encore et chez la plupart de ces gens, on avait l'habitude d'immoler des victimes à la mort d'un chef, et aussi de cimenter avec du sang d'esclave les traités de paix de tribu à tribu, contractés du reste comme tous les traités qui se font avec les Dayas, oublieux de leur ancien calendrier, ignorants du calcul par années, et stipulant pour tant et tant de récoltes de riz.

Les femmes des Dayas n'ont point l'air farouche des hommes; l'expression de leur visage est douce et agréable; elles sont assez jolies pour que l'on recherche volontiers leurs danseuses.

Les Dayas sont d'une extrême propreté; ils se baignent régulièrement deux fois par jour. Cette constatation est plus agréable que celle de l'anthropophagie, dont il paraît que de certaines tribus conservent toujours une habitude plus difficile à déraciner dans les races jaune et noire que dans la blanche.

## PLANCHE BK.

### Malaisie.

#### N°s 1 et 9. — Javanais.

Le caractère du Javanais est surtout indou. Dulaurier fait dériver le nom de Java du sanscrit *yava*, orge, qui fut la nourriture des premières colonies indiennes venues se fixer sur cette île.

La Javanaise ne cache pas ses cheveux qui sont noirs et beaux. Le n° 1 la montre coiffée d'une espèce de turban léger, égayé par la présence d'une fleur. Le haut du corps est nu, ainsi que les bras. Un pagne ceint le torse et recouvre en partie les seins. Le long et ample caleçon, de caractère indo-persan, est retenu à la hauteur de la taille par une légère ceinture en courroie. Les pieds sont nus dans la chaussure en feutre.

Les deux chaînettes d'un collier orfévri et enrichi de pierreries pendent sur la poitrine, où elles sont reliées entre elles par un croissant en or et par une émeraude. Le vêtement de l'homme, n° 9, est de même sorte. Seulement ses cheveux sont coupés à une certaine longueur, sa coiffure est un bonnet assez élevé, légèrement conique, tronqué droit. Sa parure n'est qu'un collier de fleurs naturelles; la chaussure est en cuir. Tous deux tiennent un mouchoir à la main.

#### N° 16. — Malais de Bornéo.

Ce costume et les armes ont été rapportés par M. Cernuschi qui en a fait don au Musée d'artillerie de Paris.

Ce Malais a la tête rasée du musulman. Son chapeau en forme de cuvette renversée, a, comme partie inhérente, une calotte intérieure ceignant la tête. Les coiffures de ce genre, que l'on fait de toutes les grandeurs, et dont le type se rencontre au Tonkin comme au Japon,

sont fort répandues; elles servent de parasol et de parapluie. Le chapeau représenté ici est de ceux qui sont finement tressés et dont on recouvre l'extérieur d'un vernis qui résiste à l'action du soleil et à celle de l'eau. Les rondelles plates servant de boucles d'oreilles, les bracelets et les anneaux des jambes sont en argent. Le collier est en perles. Le vêtement est une robe coupée, en coton. La ceinture large est en laine, noire et unie d'un côté; le revers, de couleur, est brodé, et c'est lui que l'on a soin d'étaler dans le long bout tombant comme un tablier.

Les Malais portent deux kris, un suspendu derrière l'épaule, et un par devant; le plus grand est passé dans la ceinture. On voit ici en main le kris à lame flamboyante; à terre, un petit poignard qui se loge dans la ceinture. Toutes ces lames sont des damas. La hampe de la lance est un rotin; la douille du fer flamboyant qui la surmonte est dorée.

### Dayas ou Dayaks.

#### N° 15. — Binua de Singapour. Grande tenue de combat.

Les *Binuas* ou *Jakuns* sont de la famille des Dayas-Kayans. Leur armement est du caractère le plus ancien: la lance ou pique de ce guerrier est tout en bois. De plus, sa sarbacane, qui est l'arme nationale par excellence, et que l'on voit ici portée sur le côté avec tout un appareil de plumes qui y sont suspendues, est plus courte à beaucoup près que celles des temps plus rapprochés de nous. L'habileté qu'il faut pour perforer droit un bois dur sur une longueur de six et sept pieds n'était point encore acquise.

*L'orang-outang* de Singapour, l'*homme du sol*, selon le dialecte ma-

lais, le Daya auquel s'applique les noms de *Binuas* et de *Jakuns*, est un homme dont la vie errante, à l'écart, remonte au moins au douzième siècle, époque où les conquérants malais venus de Sumatra envahirent l'île de Singapour. Ces gens qui vivent en petites troupes ne sont nullement farouches ni cruels, mais bien plutôt faibles et timides. N'ayant à prendre aucun souci de leur nourriture quotidienne, les productions naturelles des bois où ils se tiennent suffisant à leurs besoins, ils n'ont fait aucun progrès. Dénués d'énergie et de force vitale, ils sont destinés à s'éteindre à mesure que des races plus alertes s'approprient leur terre.

La sarbacane, le *sipet*, *soumpit* ou *sumpitan*, se voit dans notre planche dans ses principales variétés; depuis la plus ancienne, c'est-à-dire la plus courte qui est celle de Singapour, jusqu'aux sarbacanes additionnées d'un fer de lance, en usage à Bornéo, nos 19 et 24.

L'arme perfectionnée se trouve aux mains du n° 19. C'est un sipet en bois très dur d'une teinte rouge foncé; un fer de lance y est fixé avec des bandelettes de rotin, à peu près comme on en use avec la baïonnette au bout du canon du fusil. Sur le parcours de l'arme se trouve un point de mire en fer. La flèche du sipet est très courte, faite de bois commun avec une pointe en bois dur. Le culot, en forme de cône, est souvent en liège. Le carquois de ces flèches est inséparable du port de l'arme, car ses flèches sont empoisonnées; c'est un panier finement tressé, ou une boîte en forme d'étui fermé. Avec le long sipet un Daya ne manque pas son but à 30 et 40 mètres de distance. Ce qui rend terrible cette sarbacane, c'est le poison de la flèche. Les empreintes proviennent de végétaux, le *siroen*, le *ratoes* ou *spoe*, *Vupas*, à la gomme transparente, d'un brun doré.

L'homme de Singapour n'a de vêtement réel que la ceinture de fibres végétales qui aboutit sur le devant du corps en un long tablier pendant. Sa parure est celle du chasseur, de celui qui tue le fauve et atteint l'oiseau; il se fait gloire de leurs dépouilles. Le casque (quelque calotte de jonc tressé) rappelle par son recouvrement celui de *Vaquilifer* romain; le museau d'un léopard s'y étale, et la peau de l'animal tombe au devant d'une épaule pour se relever sur l'autre en arrière. Un buisson de plumes, se jouant comme en liberté, surmonte ce casque. Pourvu de son bouclier de bois, et de sa sarbacane, ce guerrier reste surtout un chasseur, et un chasseur à l'affût, à peu près la seule tactique qui puisse lui être utile, et que confirme d'ailleurs tout son accoutrement. L'affût du guerrier, son attente pendant de longues heures, se révèlent d'une façon non équivoque, par l'appareil de cordons enroulés au-dessous du genou gauche, sur lequel l'homme accroupi, sa sarbacane en main, se tiendra à l'abri de son bouclier. La base du *scutum* permet que le bouclier soit tenu debout, fixé droit en place, où le maintient la pique de bois, passant par quelque énarne et fichée en terre. Le sens dans lequel est tenu la pique indique cet usage, qui rapproche l'emploi du *tavalang* de celui du pavois de nos anciens arbalétriers.

On a vu ce qu'est le sipet long et perfectionné; on peut se rendre compte ici, par la vue de la sarbacane antique, des recherches ingénieuses auxquelles cette arme a donné lieu. Ce n'est point pour la parure de sa sarbacane qu'un sauvage sagace a imaginé de suspendre le long de son conduit une suite de plumes légères, impressionnées au moindre vent; c'était pour rectifier le tir de l'arme, selon la direction et la nature du mouvement atmosphérique indiqué par l'unisson de ce clavier de plumes. Avec une arme encore si courte, et une flèche d'un vol de si peu de puissance, le besoin d'un guide, secondant le point de mire, devait se faire vraiment sentir. C'est ce qu'a compris le chasseur, et ce dont, naturellement, devait profiter le guerrier. Tout cet appareil devenait inutile avec l'allongement du sipet, mais l'expédient qui a précédé les progrès de la perforation, est intéressant à connaître, et n'avait point, croyons-nous, encore été expliqué.

Le bois du bouclier est renforcé par des traverses en cuir que l'on voit à l'extérieur. Le glaive est le *parang*, qui tient du glaive et du couperet et sert, comme on le sait, à la décollation du vaincu.

#### N° 2. — Naturel de Bornéo, en tenue de guerre.

Le torse est protégé par une cuirasse en plusieurs pièces, toutes en peau de poisson à écailles. La principale de ces pièces est le type de la cuirasse nommée *ban-ou* aux Moluques, où on la porte en peau de buffle; c'est une étroite dalmatique, fendue pour le passage de la tête, entourant le cou à sa base, et se prolongeant au devant de la taille, et de même derrière le dos. Les parties de l'armure qui sont liées au corps l'étreignent de chaque côté à partir du dessous des pectoraux et descendent sur les hanches. Une ceinture d'étoffe fixe ce qui se trouve au-dessus de la taille; la réunion, au-dessous, est assurée par un large lien servant d'agrafe et passant sur le ventre. Le bouclier, renforcé à la partie médiane, est en bois, d'une proportion restreinte et d'un maniement facile.

Les pièces latérales de la cuirasse étreignant le corps sont posées par-dessus le pagne qui ceint les reins et se termine, sur le devant, en un petit tablier, formant le *tapa*. Les franges et les broderies fines du pagne montrent assez que cet unique vêtement est un objet de soin et d'élégance.

Le casque, en forme de calotte épaisse se terminant en une petite pointe, est en jonc largement tressé. Il est maintenu par un cordon en jugulaire, et orné, sur le côté, d'une plume légère. Quoique ce guerrier soit pourvu du panier en étui fermé qui sert de carquois aux flèches du sipet, la lance à large fer qu'il a en main n'est point la sarbacane. Le haut de la hampe de cette lance porte une garniture en crins. Ce naturel n'est point tatoué. Sa parure guerrière consiste en un collier et en bracelets formés de griffes de tigre ou de léopard. Le sabre droit et court, une hache de fer très tranchante, et à longue douille pour l'emmanchement, complètent cet armement.

#### N° 19. — Naturel de Bornéo, en tenue de guerre.

Cet autre Daya est armé dans un genre rapproché de ce que l'on vient de voir, mais avec beaucoup de variantes dans le détail.

Le casque est une calotte en jonc tressé, recouverte d'un fragment de peau, et maintenu par le cordon d'une jugulaire. Sur le devant se trouve grossièrement figuré un visage humain. Deux rondelles d'ivoire pour les yeux, une pour le nez, et une double suite de dents aiguës en même matière, se croisant sur une raie rouge qui simule l'ouverture de la bouche menaçante. Le couronnement de ce casque est formé du crâne d'un *calao* (l'oiseau rhinocéros) dont le bec fort et légèrement recourbé s'avance au delà du front, ainsi que les plumes d'*argus* plantées au sommet de ce crâne d'oiseau, qui dans le sens contraire, c'est-à-dire à sa base, est orné de plumes de même sorte, descendant dans le dos.

Le torse de cet homme tatoué est nu; son vêtement unique est un beau *tapa* frangé, finement brodé en couleurs.

Sa dalmatique, plus étroite et quelque peu plus longue que la précédente, est couverte par des rangées régulières de rondelles de coquilles.

Les bracelets et anneaux de jambe, le collier et les boucles d'oreille sont en fil de cuivre.

Si le bouclier était présenté de face, on y verrait la tête fantastique peinte, où sont disposées, en quinconce, des mèches de cheveux d'ennemis. Le profil de ce bouclier ne les montre qu'en masse.

Le sipet est ici l'arme la plus perfectionnée, et par sa longueur et par le fer pénétrant qui en fait une lance. Le petit carquois l'accompagne. Le sabre a sa garde ornée de cheveux conquis et son fourreau en bois est pourvu du petit couteau à bambou qu'on y insère. On voit le manche d'un poignard passé à la ceinture.

A terre, se trouve le panier en forme de seau, tressé avec soin, orné de mèches de cheveux d'hommes que l'on nomme *ottat*, et dont on a vu l'affectation particulière : le transport d'une tête fraîchement coupée.

Ceux des Dayas que l'on désigne sous le nom de *coupeurs de tête*

aiment tant les têtes humaines, que dans les expéditions qu'ils font parfois en commun avec les Malais, ils abandonnent facilement tout ce qui excite la cupidité de ces derniers, pour ne se réserver que les têtes des vaincus. Leurs armes sont si bonnes, leur habitude si grande, que d'un seul coup ils détachent la tête du tronc. L'otta avec sa hideuse garniture rentre en triomphe dans la tribu, au milieu de chants et de danses. La tête, après que la cervelle en aura été ôtée par l'occiput, sera suspendue dans un filet pour sécher auprès du feu. Noircie par la fumée, momifiée, elle peut encore être insultée. L'homme vindicatif lui crachera à la figure. L'enfant lui donnera des coups en crachant par terre.

N<sup>os</sup> 23 et 24. — Dayas en tenue de chasse et de guerre.

Le Daya, en état de guerre ou non, ne sort jamais sans ses armes offensives. Le n<sup>o</sup> 23 est un exemple du Daya à peau claire, et tatouée de dessins qui rappellent les mokos des Polynésiens. Cet homme, de belle stature, a ses cheveux relevés en chignon; un bandeau de tête; une ceinture en corde de fibres végétales, un *tapa* en paille, articulé par des fibres végétales qui se terminent en un tressé par le bas. Le fourreau du sabre droit, ainsi que la poignée de l'arme, sont en bois sculpté; le sipet est l'arme principale. L'instrument affilé tenu en main, et beaucoup plus long que la flèche, paraît être destiné à s'ajouter, au besoin, au bout de la sarbacane.

Le n<sup>o</sup> 24 a les cheveux en chignon et le bandeau de lingerie que l'on vient de voir; il n'est pas tatoué. Sa sarbacane à fer de lance est l'arme de guerre et aussi sa cuirasse, en deux parties. Sur le devant et assez bas, cette cuirasse est en fibres végétales formant une espèce de claié qui recouvre les épaules et l'arrière-bras; par derrière, les deux parties de cette claié relient le haut d'une planche de forme rectangulaire, dont le bois est gravé. La solidarité de l'ensemble est assurée par des liens qui relient l'avant à l'arrière sur les côtés, et vers le milieu, par un tissu passant entre les lombes, et formant un étroit maro.

N<sup>os</sup> 38 et 39. — Femmes dayas.

Les Dayas peuvent prendre autant de femmes qu'il leur plaît, mais ils se contentent généralement d'une seule. Ils les traitent bien, ne les accablent pas d'ouvrage, se réservant la partie la plus difficile des travaux. Ils ne se mélangent point avec d'autres peuples.

Les filles qui épousent des Chinois ne sont plus considérées comme faisant partie de la tribu.

Les deux femmes représentées sont des Dayas de la famille des Biadjoux, « parmi lesquels, » dit Rienzi, citant ceux du district de Maladou, « sont les habitants les plus humains et les plus civilisés, peut-être, de l'île Kalémoutan. »

Ces costumes n'ont point besoin de commentaire; le n<sup>o</sup> 28 porte un pagne et une camisole sans manche, le tout en coton, serrant le corps au plus près; la petite hotte en bois peint, suspendue par deux bretelles, tient lieu des poches qu'un habillement de cette sorte ne comporte pas; on peut y porter quelques provisions, ou y rapporter quelque récolte. Le pagne du n<sup>o</sup> 39 est l'unique vêtement; une corde en fibres végétales lui sert de soutien, et il ne descend pas au genou. Le grand chapeau est de paille tressée. Le bracelet est en laiton. Ces femmes ont l'une et l'autre les oreilles percées pour y accrocher des pendants d'argent, anneaux de laiton le plus souvent.

N<sup>os</sup> 5 et 7. — Karens de Bornéo (se prononce *Ka-rain*.)

Les Chinois de Bornéo sont pour la plupart originaires des provinces méridionales de Canton et de Fo-kien; on distingue ceux qui sont de provenance indo-chinoise, et on applique à l'homme de cette souche le nom de KAREN, également donné à la femme épousée par ce Chinois.

Le costume masculin est ici celui des jours ordinaires. La femme

est en toilette; c'est une indigène, quelque Daya dont les enfants seront de sang mêlé. C'est peut-être ainsi, dit M. Vivien de Saint-Martin, qu'a commencé la race malaise.

N<sup>o</sup> 27. — Parsi de Bornéo.

N<sup>o</sup> 18. — Femme de l'île Rotti, une des Timoriennes dans l'archipel des Moluques.

Le haut du corps est couvert d'un tissu de soie mélangé de fils d'or. Ce vêtement est en plusieurs pièces se réunissant sur l'une et l'autre épaule, s'attachant sur le côté et sur le devant. Ce sont les formes moulées qui donnent l'élégance à ce corsage fin, serré de près. Le pagne est une de ces cotonnades aux vives couleurs teintes dans le genre des saroengs de Java. Aux Philippines, où cette jupe dessine à volonté la taille, on l'appelle *tapis*. Dans les habitudes de Timor, le pagne est le seul vêtement que la femme conserve dans l'intérieur de la maison; elle ne voile son sein qu'à l'arrivée d'un étranger. La parure de tête et celle des arrière-bras est de soie mêlée de fils d'or. Rienzi dit des hommes de Rotti, qui sont beaux et braves, que l'on peut les considérer comme en étant les Lesghiens de la Malaisie, leurs femmes comme en étant les Circassiennes. On en peuple les harems dans l'archipel d'Asie. Quoique, selon la coutume générale dans cet archipel, la femme s'y achète, et que pour avoir une épouse on la paie à prix convenu à qui a le droit de la vendre, les filles de ces régions, qui mangent avec leurs maris et vivent avec eux sur le pied d'une égalité parfaite, selon de Freycinet, conservent en quelque sorte dans toutes les conditions les privilèges d'une beauté qui les fait souveraines. Ce n'est peut-être que là que l'on peut rencontrer dans les diverses sortes de mariages, qui sont tous affaires de négoce, mais dont les termes de contrat varient, un genre d'union dans laquelle un homme de condition inférieure à celle de la femme qu'il épouse aliène entièrement son indépendance. Il est reçu dans la famille de son beau-père, mais celui-ci peut disposer de cet époux de sa fille comme il lui plaît, le vendre même comme esclave.

N<sup>o</sup> 30. — Indios des Philippines. Le piquier.

L'archipel des Philippines est le plus considérable de la Malaisie et de toute l'Océanie. Il est principalement peuplé de Tagales, et surtout de Bissayes, issus des Tagales et des Bissayes de Bornéo. Mais sur ces terres volcaniques, où les typhons, ainsi que l'ouragan chinois, le *taïfoun*, balait les brouillards des forêts et les vapeurs des marais, il existe encore d'autres éléments de population. Maindanoa, avec ses 300 lieues de tour, se divise en une partie indépendante, la méridionale, qui contient, vers l'est, des tribus sauvages. On y distingue les insulaires en *Maindanais*, *Caragos*, *Loutas* et *Soubanis*. Le noir *Aétos*, l'habitant primitif, s'y trouve avec les *Igolottes* ou *Négritos*, avec l'*Alfouras* à la peau tannée vivant dans les montagnes. Les Bissayes sont compris dans ce qu'on appelle les Indiens civilisés; à tous les autres les Espagnols appliquent un nom général: *los Indios*. C'est chez ces derniers, *Caragos*, *Loutas* ou *Soubanis*, que Rienzi signale le port de la cotte de mailles et aussi d'un casque en mailles auquel même il ajoute une visière, et qu'il dit être un armement défensif propre à amortir un coup de kris, de kampilan et de flèche.

Cette armure de mailles, que l'on trouve du même genre chez les Carolins comme chez les Philippines, est, en réalité, faite de filaments végétaux; aux Carolines on y emploie les fibres de coco, et le tissu de ces fibres y forme une défense complète du corps; les bras en sont couverts, ainsi que les jambes, habillées par un pantalon qui se prolonge en avant jusqu'au cou, où il se trouve suspendu par une anse de corde.

La pièce saillante de ce système est la dossière épaisse et forte qui couvre tout le buste par derrière et s'élève en un tablier rectan-

gulaire au-dessus de la tête, dont la défense est sa principale raison d'être.

Cet appareil qui paraît gênant, l'est infiniment moins que le grand heaume lacé des premières croisades; et on peut reconnaître que dans le combat corps à corps où les adversaires font un large usage de la massue, la haute, large et solide dossière de l'insulaire offre infiniment plus d'avantages que le grand heaume immobile sur les épaules, sous lequel la tête de l'homme pouvait à peine évoluer, sans compter qu'il y étouffait. Le tablier-dossière fait plus qu'atténuer la gravité du coup contondant, ce qui était la raison d'être du grand heaume. Au coup plongeant, l'homme rompu à l'escrime de la massue oppose le haut de la dossière: sa tête n'est point atteinte, et il en est de même sur les côtés pour les coups de revers. L'arme écrasante frappe en vain; la tête à l'abri des plaies contuses, les plus dangereuses de toutes, échappe aux coups, et se représente sans cesse comme un défi. Ce sentiment est franchement exprimé par la parure guerrière que le guerrier carolin, sous la protection de sa haute dossière, donne à sa tête; il dédaigne le casque comme inutile, ramasse ses cheveux qui se trouvent réunis en un bouquet sur l'occiput, comme on peut le faire des cheveux d'une tête coupée pour la suspendre, et semble dire à son adversaire: cette tête toute prête pour ton triomphe, tu ne l'atteindras pas. Dans l'histoire générale des moyens auxquels l'homme a recouru pour la défense de sa tête dans le combat, le système des *los Indios* tient certainement une place distinguée. On peut conjecturer que c'est là un armement d'homme d'élite; un guerrier affublé de ce harnachement étant, à peu près, ainsi que le cavalier couvert du grand heaume lacé, dans l'impossibilité de prévenir l'attaque par derrière, a besoin de seconds qui veillent sur lui, le servant comme les varlets accompagnant l'homme d'armes. Pour le piquier, son rôle est clair: il brave le coup de massue, et se lance en avant vers l'homme qui l'en assaille, que son effort même découvre, et que la pique atteindra. Le casque de ce Philippin épouse la forme de la tête; le profil de ce casque et de son cimier de plumes rappelle le casque grec. L'oreille percée porte un petit pendant. Le pagne est teint avec la couleur bleue que fournit le *pananguit*, une fougère colossale dont on se sert dans ces parages pour remplacer l'indigo. La pique est en bois dur, elle est barbelée au-dessous de la pointe d'une façon dangereuse; on y emploie souvent des os de poisson. Cet homme n'a point de taouage apparent.

*Micronésie, Mélanésie.*

N<sup>os</sup> 6 et 8. — Chapeau d'homme et chapeau de femme, paille tressée.

La coiffure n'était souvent qu'un fragment de Calebasse taillée en forme de calotte.

N<sup>o</sup> 28. — Fronde.

N<sup>o</sup> 32. — Sandale en feuilles de palmier.

N<sup>o</sup> 40. — Marteau d'armes en pierre.

Ces objets remontent aux temps anciens; ils proviennent des îles Rotta et Tinian, les principales des Mariannes, avec Guam ou Gouaham et Saypan,

On dit que, jusqu'à l'arrivée des Espagnols, on ignorait, dans ce petit archipel de dix-sept îles éloigné de toutes les nations et perdu dans le Grand Océan, qu'il y eût un autre univers et d'autres hommes que les Mariannais.

Les habitants n'avaient pour armes que des pierres lancées par des frondes, le marteau d'armes formé d'une pierre ligaturée à un manche de bois, et des lances armées d'os de poisson. Les hommes étaient nus; les femmes ne se couvraient que les parties secrètes du corps. Leurs dents étaient noircies, leurs cheveux blanchis par des eaux préparées.

Ces primitifs formaient une société singulièrement aristocratique;

les femmes, sauf à la guerre et pour la conduite des pirogues, exerçaient en tout le commandement.

Celles des *matouas* (les nobles) et celles des *atchats* (les demi-nobles) avaient de tels préjugés de caste, qu'aucune d'elles ne voulait employer à son usage personnel ni à celui de leur famille, des nattes, des berceaux d'enfant, des parures, et jusqu'aux ustensiles qui ne seraient pas sortis de leurs mains; on ne se servait dans la maison d'ustensiles confectionnés par les *mangatchangs*, les gens du commun, attachés à la glèbe, que pour l'étranger qu'on hébergeait.

La purification des Mariannais leur a coûté cher; le zèle des Espagnols des seizième et dix-septième siècles a produit ce résultat qu'à Gouaham, par exemple, où les habitants étaient au nombre de quarante-quatre mille, il en reste aujourd'hui à peine deux mille cinq cents en face des deux mille Espagnols et métis. Tous maintenant se signent à l'angélus. Cependant on pouvait y observer au commencement de notre siècle combien de certains progrès sont lents. De Freycinet, décrivant une pêche pour laquelle les Mariannaises se tenant dans l'eau avaient leur chemisette à leur cou, raconte qu'au sortir de cette eau, et embarrassées de leur nudité sous le regard des Européens, elles ne paraissaient pas savoir exactement ce que la pudeur leur commandait de couvrir d'abord, et que ce qu'elles préservèrent dès le premier moment, ce fut leur dos.

N<sup>o</sup> 14. — Chapeau de forme conique, en feuilles de vacoua, servant indistinctement aux hommes et aux femmes, chez les Carolins.

N<sup>os</sup> 3, 17 et 20. — Chapeaux riches, provenant de l'île Guébé, comprise dans les dépendances de la Papouasie ou Nouvelle-Guinée, avec les îles Salwatti, Waïgiou, Arrou, Gamen, Bollanta, etc.

Les *saraous* dont les Guébéens se couvrent la tête pour se garantir du soleil, de forme souvent conique, sont généralement faits avec des feuilles de sagoutier. Ceux des chefs, d'aspect varié, sont remarquables par leur élégance et la délicatesse minutieuse du travail; on les orne d'arabesques dessinées sur du papier, et on les recouvre d'une lame mince de talc qui, en les préservant des injures de l'air, les fait briller d'un éclat argentin. Le n<sup>o</sup> 20 est le chapeau d'un capitaine. Le n<sup>o</sup> 3, qui est un chapeau de femme, n'a pas moins de deux pieds et demi de diamètre.

N<sup>o</sup> 31. — Tambour.

N<sup>o</sup> 33. — Carquois.

N<sup>o</sup> 36. — Haut de lance.

Les Papous de ces îles, qui paraissaient peu belliqueux, n'employaient point encore le fer pour leurs armes, lorsque de Freycinet les visita. Ils le connaissaient cependant, et le désignaient en répétant sans cesse *loulou, loulou*, mot mariannais dont leurs gestes firent enfin comprendre le sens.

*Polynésie.*

N<sup>o</sup> 12. — Guerrier de la garde du roi, aux îles Havaï ou Sandwich.

Lorsqu'on découvrit les îles Havaï, le roi avait une garde vêtue de somptueux manteaux de plumes, qui représentaient une grande valeur. La trame de ces manteaux, faite en filet, porte une plume à chaque nœud. Ces plumes sont tirées d'un petit oiseau aux couleurs rouge, jaune et noire, de la famille *souimanga*; il en faut une quantité considérable pour la confection d'un seul manteau. Ces gardes du corps portaient des casques grecs. Le Musée du Louvre en possède de fort curieux, qui se trouvent reproduits en notre pl. BV; c'est ce qu'on appelle les coiffures en *izé* (espèce d'osier). Le casque que porte notre guerrier est recouvert d'une étoffe de plumes de la même sorte que celle du manteau. Ces gardes avaient le corps tatoué en damier affectant la forme de carrés, de triangles, ou de losanges. Par souvenir d'autrefois, le roi de ces îles civilisées aujourd'hui a encore quatre hérauts couverts

du casque et du manteau traditionnels en plume. La lance en bois de ce havaïen est à double fin ; le bas en est affilé comme la pointe. L'herminette en basalte avec un manche en bois gravé est l'insigne du commandement.

Le collier est fait de plumes ; le tapa est finement brodé : c'est un maro passant entre les jambes. De la ceinture pend un sac en filet, dont la destination doit être pareille à celle de l'ottat daya : son contenu doit être, aux jours victorieux, une tête coupée.

N<sup>os</sup> 11, 13 et 21. — Variantes des casques des chefs.

N<sup>o</sup> 25. — Émouchoir porté par l'enfant dont le sandwichien des classes élevées se fait accompagner.

N<sup>os</sup> 22 et 34. — Ustensiles de ménage.

Le premier est une bouteille en terre entourée de vannerie. — Le second, une grande calebasse où l'on tient le poé alimentaire sous deux couvercles.

N<sup>o</sup> 29. — *L'oho*, le seul instrument aratoire propre au pays.

C'est une grande spatule de six pieds de long, dont l'ouvrier se sert comme d'une pioche, en se tenant accroupi sur les talons.

N<sup>o</sup> 26. — Femme dansant (fragment) de l'île Mowi, une des Sandwich.

Parmi les divers instruments dont on accompagne les danses, le tambour de Guébé, n<sup>o</sup> 31, est le type de celui que l'on emploie dans les îles havaïennes, et il en est de même à Timor.

Si cette danseuse était représentée tout entière on la verrait agenouillée. Dans la danse havaïenne il n'est point question du jarret, et il ne s'agit pas de bondir en cadence. Les bras agissent presque seuls. C'est une chorégraphie où les musiciens mêlent leurs voix, et dont la danseuse exécute la pantomime.

Le visage de cette femme n'est point incisé pour le moko ; mais à partir du cou on voit que tout le buste et le bras en sont chargés. Le contour des seins est marqué spirituellement par une suite de petites chèvres qui gravissent les éminences. On n'obtient pas une parure aussi pénible pour le corps, avec l'intention de la soustraire à la vue, et c'est ce que montre de Freycinet en parlant de sa visite à la reine *Kéohoua* : « Cette femme colossale, surchargée d'obésité, vêtue d'un pagne ployé en plusieurs doubles qui l'enveloppait de la ceinture en bas, étalait à nu, sans façon, ses robustes appas à nos regards stupéfaits. Par un manège de coquetterie, plus que par pudeur, elle ramenait de temps en temps sur une de ses épaules, un second pagne. Une amie de *Kéohoua*, d'une corpulence analogue, et vautrée sur une natte étendue auprès de la reine, agissait de même. Le grand ton, du reste, pour les femmes, à ce moment-là, était de recevoir les visites en étant couchées à plat ventre par terre, et en appuyant leur menton sur un petit coussin de forme cylindrique ; la main tenait un mouchoir pour essuyer la figure ; mais à l'un des angles de ce mouchoir était attaché un petit miroir souvent consulté avec complaisance. C'est dans cette posture et dans cette attitude, que les trois sœurs de Kouakini, veuves de Taméhaméha, causèrent avec l'étranger qu'elles regardaient fixement, en prenant part à la conversation avec autant de vivacité que de grâce. »

N<sup>os</sup> 4, 35 et 37. — Types *papuas* ou *papous*.

## PLANCHE AYANT POUR SIGNE LE SINGE.

LES ALFOURAS OU TOURADJAS DES ILES CÉLÈBES.

1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	

N<sup>o</sup> 1. — Alfour de Tondano.

N<sup>os</sup> 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10. — Costumes de Gorontalo.

N<sup>o</sup> 11. — Costume de la milice bourgeoise de Tondano, en 1828, à l'époque du voyage de l'*Astrolabe*.

Gorontalo est située dans la presqu'île du nord-est de Célèbes, sur la baie de Tomini ou Gounong-Tello. Le lac et la ville de Tondano, à huit lieues de Manado, comptoir hollandais, sont également, dans le nord de l'île, à une altitude de deux mille pieds. Tondano est un nom composé qui signifie *hommes de l'eau, qui habitent l'eau*. La ville était jadis construite toute sur le lac ; on ne communiquait d'une maison à l'autre qu'avec un bateau, les habitations, de caractère paludéen, étant toutes établies sur pilotis.

Célèbes est une terre d'une longueur de près de 200 lieues, divisées en quatre presqu'îles. Le Hollandais n'y occupe que peu de place, sur quelques points du littoral. Pour bien voir les Alfourous, il faut aller dans l'intérieur et sur les montagnes qu'ils habitent. Ils sont relativement peu connus.

On les tient pour originaires de Bornéo, et on les considère comme étant les plus anciens habitants de l'île. On les distingue des grands et forts Bouguis, qui sont les plus nombreux et les plus remarquables. Selon le Hollandais Van Leent, les Alfourous, les Bouguis et les Makassarais, sont trois peuples appartenant à la race *battak*.

Les Alfourous ou Touradjas, d'une taille médiocre et alertes, sont d'excellents cavaliers formés dès l'enfance ; leur peau plus blanche,

leurs yeux droits, sans l'obliquité de l'œil mongol, la coupe ovale de leur visage, sont autant de traits qui les distinguent du Malais ; ils ont peu ou point de barbe. S'il fallait généraliser un portrait local, on aurait de leurs femmes une idée peu avantageuse. Quoy, en parlant des dames d'un petit village aux environs de Tondano, dit que, « quoiqu'elles fussent jeunes et bien costumées, pas une d'elles n'était agréable, » et il énumère leurs traits : Bouche très éloignée des narines, nez court et épaté (l'écrasement malais), yeux sans expression et très distants l'un de l'autre ; face aplatie et souvent comprimée du haut en bas, tous les indices d'une intelligence très bornée, tels que les définit Lavater ; qu'on y ajoute qu'à seize ans les enfants des deux sexes sont *cassés*, c'est-à-dire que leurs dents sont limées et noircies, et que le naturaliste déclare en plus que la plupart de ces femmes étaient sales et dégoûtantes, et voilà vraiment un triste portrait.

Il est difficile de concilier une pareille affirmation avec les données de ceux qui rapprochent surtout les Alfouras ou Touradjas des belles populations polynésiennes. Les Alfouras se divisant en tribus qui parlent des dialectes différents, les traits physiques doivent aussi se modifier selon le milieu. Dans l'État d'Ouadjou, les femmes prennent part aux affaires et jouissent de droits égaux à ceux des hommes. Enfin, chez les Alfouras de Célèbes, restés généralement idolâtres et parmi lesquels il y a quelques chrétiens, les femmes sont dans des conditions inégales. L'idolâtre épouse autant de femmes qu'il peut en nourrir ; le chrétien ne prend qu'une femme. L'Alfouras ou Touradjas des Célèbes est très éloigné de la férocité que l'on reproche à ses congénères des autres îles Moluques et des terres de la Nouvelle-Guinée. Et malgré la célébrité

que les marins Alfours de la côte nord-ouest de Célèbes se sont acquise par leur piraterie, d'Urville attribue aux Touradjas, en général, des mœurs très douces.

Ces gens sont, le plus habituellement, pourvus d'armes ainsi que les Malais. « La population de l'archipel malais, dit Crawford, est une population armée. »

Les javelines, sous le nom de *sagosago*, sont de plusieurs sortes; le *parang*, le *kewang*, le *pedak* et le *kampilan*, sont autant de sabres. Le *badé-badé* est le couteau d'usage courant. Le *salawako* est le bouclier long, en cuivre ou en bois garni de coquillages. Le *badjoé-lalie* est la cuirasse faite de peau de buffle ou tressée de filaments végétaux. Le Bouguis qui paraîtra désarmé, aura logé dans les rouleaux de sa longue chevelure un petit poignard droit ou recourbé qui s'y trouve caché. L'Alfour usera de quelque stratagème analogue, mais on ne le trouvera jamais sans son poignard.

L'idolâtrie des Alfours de Célèbes est une espèce de manichéisme. Les *empongs*, les esprits malfaisants auxquels ils croient, ont beaucoup de rapport avec les *atouas* de la Nouvelle-Zélande et les *hotouas* de Tonga. Le culte survit sans autels; le prêtre est un sorcier, exerçant la divination sur le chant et le vol des oiseaux, l'aspect des entrailles palpitantes, etc. Souvent après avoir plongé sa tête tout entière dans le ventre fumant de la victime, l'homme prophétise, en un langage poétique et cadencé, le visage tout barbouillé de sang. Les voyageurs ne disent pas si ces augures se rencontrent.

Les principaux chefs des tribus sont les *kapalabalaks*, ceux de village sont les *hokkoums*. Le *kapalabalak* ajoute souvent à ses fonctions celle du prêtre ou devin. Le symbole du chrétien porté si singulièrement et si hautement par quelques femmes de Gorontalo rappelle les temps de l'occupation portugaise. Les prêtres catholiques étaient établis à Célèbes en 1512; saint François Xavier y envoya quelques missionnaires à l'époque où don Antonio Galva commandait à Mangkassar. Malgré le triomphe du mahométisme qui s'est produit depuis (vers l'an 1605 le Coran était généralement adopté), malgré la violence des Mangkassars pour imposer à tous leur nouvelle croyance, les Alfours ont résisté, l'idolâtre est resté idolâtre, le chrétien se retrouve catholique, sans autels d'un côté comme de l'autre, et sans que les missionnaires protestants calvinistes envoyés par l'administration hollandaise, et qui font peu de prosélytes, aient beaucoup réussi à modifier cette situation.

N° 1. — Costume de cérémonie d'un Alfour de Tondano.

C'est l'ancien costume national décrit par d'Urville. « Un pagne élégant en étoffe de soie chamarrée entourait les reins, et les deux bouts retombaient par devant comme les franges d'une écharpe. Un mouchoir entourait les cheveux retenus près du front par une étoffe de couleur passée en guise de bandeau, et surmonté d'un oiseau de paradis, ce qui donnait à cette coiffure un air de noblesse imposant. Plusieurs individus avaient des bracelets d'ivoire, et des colliers en verroterie, en bijoux grossièrement dorés ou en porcelaine de Chine; et presque tous portaient au-dessous des genoux des jarretières d'un travail élégant, et munies de grelots qu'ils agitaient vivement en dansant. »

Du n° 2 au n° 10, les exemples sont reproduits d'après les photographies communiquées au Muséum de Paris par M. Riedel, consul néerlandais à Célèbes. Ces documents sont encore sans annotations spéciales, et nous devons être très sobres de commentaires. Tous les personnages de cette série sont désignés comme étant de *Halontalo*, soit *Gorontalo*.

N° 2. — Homme en costume de cérémonie.

Le croisement de l'écharpe sur la poitrine donnant une figure de croix fixée par la ceinture serrant cette écharpe, il semble que, dans le voisinage de femmes chrétiennes, ce croisement soit aussi une profession de foi. Costume de cotonnade. Écharpe de soie.

N°s 3 et 4. — Types de matelots, dont on peut soupçonner le caractère en se rappelant que Kali et la baie de Gounong-Tello sont les principaux nids des pirates.

Le mouchoir de tête du n° 3 est en coton; celui de son voisin est en soie; les ceintures sont également en soie, tout le reste est en cotonnade.

N°s 5, 6 et 7. — Femme catholique en grande parure.

Les n°s 5 et 6 représentent la même personne sous deux aspects. « Les divers peuples de la Malaisie aiment beaucoup les fleurs, dit Rienzi; les femmes croiraient leur parure incomplète, si elles ne se chargeaient de fleurs. » Avec cette tendance une dame Alfour doit être satisfaite de l'édifice qu'elle porte sur sa tête. Il se compose d'un énorme peigne en bois élevant droit et haut sur la tête sa forme de croix. Les bras de cette croix sont encore élargis et surmontés par des tiges verdoyantes et fleuries, probablement artificielles, puisqu'on y suspend de chaque côté des chaînettes en laiton où sont enfilées des rondelles de coquilles qui tombent en de longs pendants de chaque côté de la tête, derrière les épaules. Ces dames portent des chemises, des mouchoirs de cou, des tabliers, etc. Le n° 7 avec le collier de verroteries étalé sur sa poitrine, sa ceinture dorée, son tablier mi-parti, l'éventail aux feuillets dorés qu'elle tient à la main, et ses pieds nus, doit être terriblement agréable au Seigneur.

L'inspiration de ces costumes est trop sensible pour qu'il y ait à insister. On y sent l'Europe et aussi l'Orient, et aussi quelque peu l'influence sacristine; le n° 9 est une femme habillée de la robe et du rochet ecclésiastique.

N° 8. — « Les chefs, dit d'Urville, ont pris ou le costume européen dans lequel ils ont l'air empesé, ou sont vêtus à la mahométane, ce qui leur sied bien mieux. » Nous nous en tenons à cette assertion au sujet de ce costume, qui paraît être celui d'un chef, en même temps que le croisement des écharpes sur la poitrine peut faire soupçonner que cet homme est chrétien, et peut-être le mari de sa voisine.

N° 10. — Guerrier vêtu du saroeng malais en damier, d'une veste en camisole, et coiffé d'un mouchoir enroulé en turban; ces pièces diverses sont des cotonnades. L'arme en main est le *kampilan*, l'espèce de sabre dont la partie inférieure est plus large que le haut de la lame; le haut et étroit bouclier recouvert de cuir peint est le *salawako*. La stature de cet homme est plus commune chez les Bouguis que chez les Touradjas.

## PLANCHE BV.

DÉTAILS DE L'ARMEMENT ET DE LA PARURE.

### MALAISIE.

N°s 8 et 11. — Kris à poignée de bois, et dans son fourreau de bois.  
Poignards de Java. — L'arme et son fourreau :

N°s 1 et 3. — Poignée en ivoire. Fourreau argent gravé.

N°s 2 et 4. — Poignée en agate et argent. Fourreau en argent.

N°s 5 et 7. — Poignée en ivoire. Fourreau de velours et argent.

*Bornéo.*

N<sup>os</sup> 9 et 10. — Coupe-tête en forme de *kampilan*. La partie supérieure de la poignée de cette belle arme est en ivoire travaillé. Le fuseau, qui ne fait qu'un avec la lame, est en acier bruni, recouvert de filigranes dorés. La lame est ajourée en arabesques dont les enroulements sont damasquinés. Le fourreau est en bois, il est fendu assez bas sur le côté pour que l'on puisse y insérer l'arme.

*Sumatra.*

N<sup>os</sup> 12 et 13. — Klewang ou Klervang, et son fourreau de bois peint. Le tranchant de cette arme est la partie droite; le manche est en bois, une dorure de bon goût le décore en partie pour se continuer sur l'acier et s'y épanouir en une volute d'un élégant dessin. Le fourreau est en bois peint; l'agrafe en corne qui s'y trouve est fixée par trois doubles rangs de solide laiton.

*Iles Moluques.*

N<sup>o</sup> 6. — Cuiller en bois de coco.

N<sup>o</sup> 21. — Chapeau de guerre d'un Souldhan de Ternate; paille.

N<sup>o</sup> 26. — Coiffure des habitants d'Olinama; paille.

*Iles Célèbes.*

N<sup>os</sup> 34 et 35. — Fragment de ceinture en filaments végétaux, décorée par une suite de losanges faits par des rondelles de coquilles. La frange de cette ceinture se compose d'une suite de graines dont chacune se trouve liée par une cordelette. Le n<sup>o</sup> 35 est le détail isolé de cette graine suspendue.

N<sup>o</sup> 41. — Cuirasse de montagnard faite en fibres de coco.

*Iles Philippines.*

N<sup>o</sup> 33. — Mule de créole, velours au dehors, laine en dedans.

N<sup>o</sup> 39. — Sandale en paille, bride en coton.

MICRONÉSIE.

*Iles Carolines.*

N<sup>os</sup> 16 et 32. — Collier formé par une suite de mâchoires de chauves-souris suspendues à un cordonnet. — N<sup>o</sup> 12 Détail isolé de cette mâchoire.

N<sup>os</sup> 17, 18 et 19. — Collier formé de rondelles de coquilles et d'anneaux de corail. La rondelle isolée, n<sup>o</sup> 18; la suite en un rang de ces rondelles enfilées par des filaments végétaux, n<sup>o</sup> 19; enfin la vue par le côté du travail achevé, n<sup>o</sup> 17, permettent de comprendre cet ingénieux travail.

N<sup>o</sup> 30. — Fragment de ceinture décorée en rondelles de coquilles; plus simple, mais analogue à celui du collier.

MÉLANÉSIE.

*Iles Salomon.*

N<sup>o</sup> 24. — Bonnet de guerrier. La calotte est recouverte de plumes-duvet, la paille apparaît au sommet où elle reçoit les plumes blanches et noires qui forment l'aigrette en bouquet.

N<sup>o</sup> 27. — Petite parure de cou, plaquette en or découpé.

N<sup>o</sup> 36. — Pendant d'oreilles en os.

N<sup>o</sup> 38. — Pendant d'oreilles en bois noir et peint. Ce bloc carré et orné à chaque angle de la base par une mèche de cheveux artistement noués en une boucle fixée par une traverse courte ornée à chaque bout d'une perle de corail. Ce pendant d'oreilles a 5 cent. 1/2 de hauteur.

N<sup>o</sup> 40. — Ornement de cou formé d'un cercle en coquilles, ingénieusement paré et suspendu avec un enroulement de fibres végétales ayant l'apparence d'une paille, et donnant cependant de solides cordons pour la suspension.

POLYNÉSIE.

*Archipel de Nouka-Hiva. Iles Marquises.*

N<sup>o</sup> 20. — Pipe en bois sculpté.

N<sup>o</sup> 31. — Ornement de tête en forme de croissant. Le tour est peint, la partie rouge se compose de graines ayant figure de perles; provient de la tribu *Teús*.

N<sup>o</sup> 25. — Bonnet ordinaire en feuilles de vacoua; il provient de la même tribu. Cette coiffure se porte au haut du front, et, au lieu d'être verticale comme ici, elle est très obliquée en arrière.

*Iles Sandwich.*

N<sup>os</sup> 22, 28 et 29. — Casques des chefs havaïens. Le premier est un jonc tressé et peint. Le n<sup>o</sup> 28, construit en osier, est couvert de plumes. Le troisième est de la plus fine vannerie.

*Iles Taïti.*

N<sup>o</sup> 14. — Peigne à tatouer, forme d'herminette; les dents sont en métal. C'est le peigne du moko.

*Terre des Papous.*

N<sup>o</sup> 23. — Bonnet fait d'une écorce de fruit et décoré avec des coquillages formant dessin.

N<sup>o</sup> 15. — Peigne servant à la parure de la chevelure papoue.

*Tongatabou.*

N<sup>o</sup> 37. — Peigne.

*Les documents proviennent :*

N<sup>os</sup> 1 et 9, pl. BK et tous les n<sup>os</sup> pl. BV, du Musée du Louvre, collection ethnographique, département de la marine. (Le n<sup>o</sup> 20, collection de M. le baron de Watteville.)

N<sup>os</sup> 2, 12, 16 et 19, pl. BK, du Musée d'artillerie de Paris, galerie ethnographique.

N<sup>os</sup> 5, 7, 15, 18, 23, 24, 27, 30, 38, 39, pl. BK, des collections du Muséum de Paris et du ministère de la marine.

N<sup>os</sup> 3, 6, 8, 10, 11, 13, 14, 17, 20, 21, 22, 25, 26, 28, 29, 31, 32, 33, 34, 36, 40, pl. BK, de l'atlas historique du voyage de de Freycinet, 1817 à 1820.

N<sup>os</sup> 4, 35 et 37, pl. BK, documents photographiques entre les mains de l'éditeur.

Les n<sup>os</sup> 2 à 10 de la pl. ayant pour signe le Singe, sont reproduits d'après des photographies de M. Riedel, consul néerlandais à Célèbes.

Enfin les n<sup>os</sup> 1 et 11 de cette dernière planche sont empruntés à l'Atlas du voyage de Dumont d'Urville, 1826-1829.

*Les ouvrages consultés sont :*

L. de Freycinet, Voyage autour du monde. — Dumont d'Urville, Voyage au pôle sud et dans l'Océanie. — De Rienzi, l'Océanie (Univers pittoresque). — MM. Audiganne, 1846; A. de Jancigny, 1848; Lavallée, 1860; de Forgues 1863; Blerzy, 1866: Revue des deux mondes. — Madame Ida Pfeiffer, 1862; M. Schwane, même année, et M. de Molins, 1864, Voyages à Bornéo et à Java: Tour du monde. — Temminck, Coup d'œil général sur les possessions néerlandaises de l'Inde archipélagique; Leyde, 1846-1849. — M. L. de Backer, l'Archipel indien, 1874. — M. le docteur E. Hamy, les Alfourens de Gilolo: Bulletin de la Société de Géographie, 1877. — M. Vivien de Saint-Martin, Nouv eau Dictionnaire de Géographie universelle, Hachette, 1878. — M. le général baron Lahure, Souvenirs: Indes orientales; île de Célèbes; Bruxelles, 1880. — MM. Lesson et Martinet, Les Polynésiens, leurs origines, etc.; Clermont, 1880. — M. Russel Wallace, l'Archipel malaisien, 1870-71. — M. D. Charnay, Six Semaines à Java, 1880. — M. de Quatrefages, l'Espèce humaine, 1883.